

Pantalons rouges

Autor(en): **Dourliac, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 2

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pantalons rouges

Baptiste Patelard était le type achevé de ces calmes et pacifiques Normands, descendants dégénérés des compagnons de Rollon, aussi paisibles que ceux-ci étaient belliqueux, et qui, tranquilles possesseurs du sol conquis par leurs ancêtres, dédaignent de conquérir le reste du monde.

Sur leur front paterne, le casque aux ailes déployées des « Rois de la mer » s'est métamorphosé en ce vulgaire casque à mèche, coiffure préférée du « Roi d'Yvetot » ; et l'esprit d'aventure, l'amour des combats, l'espoir du butin s'est changé en une triple passion : la terre, le lucre, la chicane : « M'arrondirai-je ? Gagnerai-je ? M'arrondirai-je ? »

Telle est l'éternelle préoccupation du vrai Normand ; à l'entendre, on croirait même que c'est la seule !

Il n'en est rien, cependant : honneur, courage, dévouement, ne sont point pour lui lettres mortes ; mais, à l'encontre du Gascon, son bruyant opposé, les paroles lui coûtent plus que les actes.

Maître Patelard avait les qualités et les défauts de sa race.

Seul, son neveu, filleul et héritier, le jeune Placide, sans souci des colères où il le faisait entrer, lui tenait hardiment tête avec la mine effrontée d'un moineau franc et la langue bien pendue d'un gamin de Paris.

— Ce vaurien me fera mourir de chagrin, disait le bonhomme avec indignation. Ce n'est point un Patelard, mais un vrai « pantalon rouge ».

Il faut dire que le « pantalon rouge » était l'abomination de la désolation aux yeux du prudent fermier, qui entraînait en fureur à cette vue comme un taureau devant une cape écarlate.

Il exécrait la guerre et ses représentants ; « des mirliflores, des fainéants, des traîneurs de sabre... »

Cette aversion générale se doublait d'une rancune particulière, depuis que, manquant à ses traditions de famille, sa sœur Gertrude avait dédaigné la blouse pour l'uniforme, et épousé, envers et contre tous, Jérôme Chalenton, ex-sergent au 3^e zouaves.

Cette réunion fut heureuse, mais courte. Jérôme, emporté par une fluxion de poitrine, ne put même pas embrasser son premier-né et sa femme le suivit de près dans la tombe.

Maître Baptiste, qui, au fond, n'était pas méchant, oublia ses griefs devant ce double deuil et adopta généreusement l'orphelin.

— J'en ferai un vrai Patelard, dit-il.

Hélas ! l'homme propose, la nature dispose !

Le père, dont le nom n'était jamais prononcé, le souvenir jamais évoqué, et qui était presque un inconnu pour son fils, semblait lui avoir passé son âme.

Sang bouillant, tête de fer, cœur de feu, toujours battant, battu, ne rêvant que coups à donner ou à recevoir. Placide, le mal nommé, était tout le contraire d'un vrai Patelard.

— Il n'a rien de ma défunte sœur... que l'amour du pantalon rouge, répétait le pauvre parrain désolé.

Et, chose singulière, lui, qui avait si fort détesté son beau-frère..., adorait son neveu !

* * *

Certain midi d'automne, maîtres et serviteurs étaient attablés autour d'une appétissante soupe aux choux, fumant dans les assiettes, quand une sonnerie de clairon éclata dans le village. Bientôt un pas résonna sur

le pavé de la cour : un sergent au pantalon bouffant de nos Africains, à la rouge chechia, au teint basané, parut sur le seuil, et, faisant le salut militaire :

— Bien le bonjour, la compagnie, dit-il en clignant de l'œil vers le flacon de « calvados » ; connaissez-vous un ancien camarade, Jérôme Chalenton, qui s'est établi par ici, voilà une quinzaine d'années ?

— Oui, répondit maître Baptiste d'un ton rogue.

— Pourriez-vous m'indiquer sa demeure ?

— Au cimetière...

Et repoussant sa chaise, sans plus s'occuper du questionneur :

— Allons ! les gars, au travail ! Nous n'avons pas le temps de fénéanter, nous !

Le vétéran s'en retournait, l'oreille basse, humilié et furieux de cet accueil inhospitalier, mordant sa moustache et mâchonnant des réflexions peu flatteuses pour le vieux paysan qui ne lui avait même pas offert un verre de cidre, quand il aperçut un pommier, chargé de fruits, tendant ses bras au-dessus de la haie de la ferme.

C'était l'occasion de satisfaire à la fois sa soif et sa rancune, et, avec l'insouciance d'un habitué du « fourbi » et de la « chaparde », il allongea la main vers une pomme tentatrice...

Elle était non « trop verte », mais trop haute.

— Voulez-vous que je vous aide, monsieur le soldat ? demanda une voix joyeuse et fraîche.

Et, sans attendre la réponse, Placide (qui s'était sauvé furtivement par le verger) embrassa le tronc du pommier, puis, grimpant avec l'agilité d'un écureuil, cueillit quelques fruits dorés qu'il présenta au maraudeur avec un sourire engageant.

— Tu n'es donc pas le fils de ce vieux grigou ? interrogea le troupière, mordant à belles dents dans une savoureuse rainette.

— C'est mon oncle Patelard que vous appelez comme ça ?...

— Patelard ! joli nom ! digne d'un particulier qui reçoit ses compatriotes comme des « kaiserlicks ». Est-ce que tu t'appelles aussi Patelard ?

— Non, répliqua le gamin en riant, je m'appelle Placide Chalanton.

— Chalanton ! Serais-tu le fils de Jérôme, mon vieux camarade ?

— Mon père était donc soldat ? On ne me l'avait pas dit ! murmura l'enfant ému.

— Comment ! soldat ! il était sergent.

— Sergent !

— Et médaillé ! Ah ! ça ! blanc-bec, tu ne connais donc pas ton père ?

Rouge de honte, les yeux gros de larmes, l'orphelin confessa son ignorance.

— Maman est morte, personne ne me parle de papa.

— Viens avec moi retrouver les camarades, mon petit, dit le vieux soldat, touché de ce naïf chagrin : tu entendras parler de lui par nos anciens qui l'ont connu comme moi. C'était un vrai luron, un brave à trois poils, vois-tu ! Il m'a sauvé la vie en m'emportant sur son dos à travers les balles ; ces choses-là ne s'oublient pas, et, après quinze ans écoulés, je ne serais pas passé par son village sans lui serrer la main... s'il avait été là. Allons ! viens, puisque ton vieux grigou d'oncle ne m'a pas invité, c'est moi qui t'invite.

Un instant après, Placide, ébloui et charmé, bivouaquait au milieu des uniformes.

— Le fils d'un ancien ! avait dit son protecteur.

(A suivre)

ARTHUR DOURLIAC.